

EXPÉRIENCE D'UNE VIE

Séjour dans un hôpital public au Honduras.

PAR Charles Meunier

PHOTOS Anne Verret et Marie-Pier Cyr

Certaines idées ont plus d'avenir que d'autres. C'est le cas du projet mis sur pied par Alifera Globetrotter avec la collaboration et le soutien financier du Comité jeunesse de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec. Deux jeunes infirmières québécoises ont été sélectionnées afin de vivre une expérience humanitaire dans un pays en voie de développement.

De retour du Honduras où elles ont passé deux semaines dans un hôpital public, Marie-Pier Cyr et Anne Verret trouvent facilement les mots pour décrire une aventure qui les a profondément bouleversées. Leur satisfaction est palpable.

Ce périple a changé leur façon de soigner. De nouvelles valeurs, voire des vertus, ont émergé du rapprochement avec les patients. L'expérience a aussi modifié leur appréciation du système de santé québécois. Un système qui, à leurs yeux, en dépit de certaines lacunes, n'a rien de comparable avec celui que peine à s'offrir un pays en émergence comme le Honduras. Selon elles, on a tendance à en oublier les avantages.



Marie-Pier Cyr et Anne Verret



La vaccination a lieu dehors.

LE TRAVAIL

Alifera Globetrotter est un organisme à but non lucratif qui a pour mission, non pas de trouver des infirmières pour aller travailler dans les pays en développement, mais de promouvoir, ici au Québec, la relève en soins infirmiers au moyen d'expériences humanitaires. À l'instigation de Priscilla Tremblay, l'une des fondatrices de l'organisme, le projet d'Alifera Globetrotter s'adresse à des infirmières et des infirmiers qui n'ont pas 30 ans ou qui comptent cinq ans d'expérience ou moins. Le prix à gagner : un voyage humanitaire à La Ceiba, au Honduras, comprenant le transport, le gîte, la nourriture et un cours d'espagnol de 20 heures.

Infirmière bachelière depuis 2006, Marie-Pier a 24 ans. Elle travaille à l'Unité des naissances du CHU Sainte-Justine. Elle a donc, tout

« La salle d'opération est propre, mais peu équipée. »

naturellement, voulu connaître le traitement que l'on réserve aux femmes qui accouchent à l'hôpital régional Atlandida.

Elle raconte : « Compte tenu de l'exiguïté des lieux, n'entre pas qui veut dans cet hôpital. Toutes les entrées sont gardées. Les femmes qui accouchent ne peuvent pas être accompagnées du père de l'enfant ou d'un parent. Elles sont en travail dans une salle commune où se trouvent huit lits placés à moins d'un mètre l'un de l'autre. Aucune intimité. C'est là qu'elles accouchent. En silence. C'est la règle. »

Et Marie-Pier d'expliquer que le personnel soignant ne dispose que d'un moniteur. Impossible de vérifier l'état du bébé. Il n'y a pas non plus de médicaments pour diminuer la douleur. Pas d'épidurale. « Rien, dit-elle. Même pas d'acétaminophène. Il ne se trouve personne pour parler aux parturientes et leur apprendre à respirer pendant les contractions. » Il n'y a ni savon, ni serviettes. Les lavabos sont repoussants de saleté.

C'est ainsi que faute de pouvoir réduire ses souffrances, elle s'est rapprochée d'une jeune fille de dix-huit ans enceinte d'un premier enfant. « Elle était tout au fond de la salle, en boule contre le mur. En sueurs, elle se tordait de douleur et pleurait en silence. J'ai passé un avant-midi à son chevet. Je lui épongeais le front avec une serviette humide. Je l'ai changée de jaquette. Personne ne fait cela là-bas. Finalement, compte tenu de son niveau d'épuisement, elle a accouché par



La salle d'accouchement.

« Elles sont en travail dans une salle où se trouvent huit lits à moins d'un mètre l'un de l'autre. C'est là qu'elles accouchent. En silence. C'est la règle. »

césarienne. Une chirurgie qui n'avait rien de comparable à celles que l'on pratique ici. L'incision est verticale et laisse une cicatrice très apparente. En contrepartie, la salle d'opération était propre, mais peu équipée. »

Le sentiment d'impuissance qu'elle a ressenti ne l'a pas quitté durant toute la durée de son séjour. « Cela m'a fait réaliser à quel point nous sommes privilégiés, ici au Québec, de pouvoir compter sur un système qui ne fait pas de différence entre les riches et les pauvres. »

Anne Verret, sa consœur avec qui elle a séjourné au Honduras, abonde dans le même sens. « Je ne peux m'empêcher de penser, dit-elle, à quel point je suis heureuse de vivre ici. À mon retour, j'ai d'ailleurs pris la résolution de ne pas chialer contre le système durant un an. »

DEUX VITESSES

Âgée de 26 ans, Anne Verret est infirmière depuis six ans et bachelière depuis trois ans. Elle travaille au service d'accueil, d'évaluation et d'orientation du CLSC de Saint-Raymond de Portneuf.

Son intérêt pour le Honduras, explique-t-elle, lui vient d'un stage effectué il y a quelques années chez les Innus de la Minganie. Ce fut, pour elle, une première occasion de mieux connaître le système québécois de santé. « Il est parfois bon, insiste-t-elle, de se comparer pour apprécier ce que nous avons et qui fait défaut aux autres. »

Ce qu'elle retient de son voyage au Honduras ? Un peuple accueillant, des paysages à couper le souffle et le sentiment qu'il faudra du temps et beaucoup d'aide pour sortir de la misère les hôpitaux publics d'un pays pauvre.

Elle a également pu constater *de visu* les conséquences d'une médecine à deux vitesses qui envoie les patients riches dans des « hôpitaux-palaces » avec vue sur la mer des Caraïbes, d'ailleurs à moitié vides, et les patients pauvres dans des hôpitaux miséreux.

Affectée à une unité de médecine pour femmes, Anne a vite compris que si les maladies sont les mêmes partout, les moyens dont on dispose pour les soigner ne le sont pas. La clientèle à laquelle elle a eu affaire était composée de femmes atteintes de tuberculose, du VIH, d'hépatite et de diabète pour ne nommer que celles-là.

« J'ai pu observer, raconte-t-elle, les façons de faire des infirmières honduriennes. À première vue, la routine est la même, mais à y regarder de plus près on se rend compte que la

EXTRAIT DE LA LETTRE DE MOTIVATION SOUmise À ALIFERA GLOBETROTTER

*Depuis ma Gaspésie natale,
toute jeune, je regardais la mer
et je rêvais de voir le monde.
À ma façon, (...) je souhaite
ardemment prendre part à ce projet
humanitaire. Je désire m'ouvrir à
la réalité des pays en voie de
développement. De tout cœur, je
souhaiterais vivre l'expérience de la
naissance avec des familles du
Honduras où l'événement est le
même, mais le contexte de soins
semble si différent.*

Marie-Pier Cyr

